

Chère maire du 10^e arrondissement, chère maire-adjointe de Paris, chère direction et membres du « Farband », chère Michèle,

C'est pour moi un véritable plaisir et un grand honneur d'être ici pour recevoir aujourd'hui le Prix Idel Korman. Cette célébration est à mes yeux un symbole de continuité et je suis très touché de me voir ainsi uni à la chaîne d'or de la culture yiddish.

Le « Farband » représente une part importante de la vie sociale et culturelle juive en France et la personnalité d'Idel Korman suscite une sincère admiration pour son implication dans la résistance durant la guerre, pour le courage dont il a fait preuve face à la Shoah, pour son idéalisme dans les domaines de la culture et de la politique.

Son parcours de vie m'évoque celui de mon grand-père, Henri Smolarski, avocat et journaliste strasbourgeois, qui est passé du rêve communiste à l'idéal culturel d'un judaïsme fier qui reste intimement lié à la vision d'une culture universelle humaniste.

Je n'ai pas eu la chance de pouvoir lui parler yiddish car il nous a quittés avant que je n'apprenne la langue, à l'âge de 25 ans, après avoir suivi des études littéraires très classiques. Mais j'ai bien pu échanger en yiddish avec sa femme, ma grand-mère Rose, qui m'a transmis ses merveilleuses recettes de bouillon de poule et de *gefilte fish*.

A travers mes professeurs, au premier rang desquels je dois citer Yitskhok Niborski et Delphine Bechtel, j'ai découvert, alors que je m'apprêtais déjà à écrire ma thèse, une culture d'une richesse et d'une diversité insoupçonnées, dotée d'un nombre impressionnant d'écrivaines et d'écrivains talentueux qui ont lutté pour faire atteindre à leur langue un niveau comparable aux plus grandes réussites culturelles européennes. Dans ma famille, j'ai goûté au charme et à la chaleur de la vie juive. J'adresse à celles et ceux qui m'ont inspiré, mes plus sincères remerciements.

En devenant yiddishiste, j'ai eu l'impression d'être comme un voyageur qui, après un beau et long voyage à travers le monde, rentre chez lui, dans une maison où il n'avait en réalité jamais vécu mais qui renferme un trésor que ses ancêtres ont réuni et qui doit être révélé au vaste monde.

Depuis lors, le yiddish est devenu un compagnon de route. Il m'a conduit à New York et à Tel Aviv, à Vilnius et à Saint-Petersbourg. Il m'a fait rencontrer ma femme. Ce sont ses mots qui ont exprimé et encouragé nos sentiments. J'ai déjà enseigné le yiddish à plus d'une centaine d'étudiants, à Saint-Petersbourg, à Lviv, à Paris. Pour moi, il s'agit d'une langue mondiale, qui vit et fleurit dès lors qu'on admire ses œuvres, dès lors qu'on se bat pour les partager. Elle unit des personnes à travers les cinq continents. Chaque livre, chaque auteur, chaque locuteur est un monde à part. Même la société hassidique déborde aujourd'hui de nouveaux écrits et de nouvelles tendances (je suis un amateur de rap yiddish !). Les hassidim qui ont fui leur milieu viennent accroître les forces de la culture yiddish séculière.

Le yiddish est un univers complet. Quand je traduis les vers merveilleux d'Élia Lévia, ce poète génial de la Renaissance italienne, ou bien les fables yiddish espiègles du La Fontaine yiddish, Eliezer Steinbarg, je me sens honoré de pouvoir transmettre au lecteur français des trésors dont il ne soupçonne pas l'existence.

Le yiddish n'est pas une langue habituelle. Il porte une signification sociale et historique profonde que nous rappellent les vers du poète new-yorkais moderniste Yankev Glatstein :

Tu n'es pas seulement pour moi une langue maternelle,
La langue du berceau,
Mais tu portes le sceau de tous mes souvenirs,
La langue commune de mon peuple de sainteté,
Langue de sa pauvre et rude quotidienneté.

Ce prix me convainc que la langue yiddish peut encore apporter beaucoup de lumière au monde et renforce ma volonté de continuer à porter son flambeau.